

VI

CEUX D'EN BAS

I. — LES OUVRIERS

« Les affaires, » a dit un humoriste du socialisme en corrigeant un mot célèbre, « les affaires, c'est le travail des autres... » Cette formule n'est juste qu'à moitié pour les Etats-Unis où les millionnaires s'écrasent eux-mêmes de besogne, tout autant que les plus opprimés manœuvres de leurs chemins de fer ou de leurs mines. Elle a ceci d'exact que la mise en train des grandes affaires suppose comme élément premier le travail de l'homme de peine. Derrière le capitaliste, si intelligent soit-il, si actif, si entreprenant, il y a l'ouvrier. Etant donné que l'Amérique est par excellence une démocratie, c'est même ce personnage-là qui constitue son assise fondamentale. Si la civilisation de ce pays doit changer de nouveau, comme elle en donne souvent l'impression, c'est par l'ouvrier qu'elle changera, comme la France de 89, qui reposait au fond sur le paysan, a été changée par le paysan. De temps à autre, des grèves qui partout ailleurs s'appelleraient des guerres civiles, semblent présager un de ces duels de classes dont l'issue

n'est jamais douteuse. Les plus malheureux, depuis qu'il y a des barbares et des civilisés, ont toujours vaincu les plus heureux, quand on en est venu à la bataille. D'autres fois, hors de ces instants de crise suraiguë, vous causez avec quelques-uns de ces ouvriers, vous les trouvez si évidemment heureux de leur travail, l'exécutant si bien, avec une telle indépendance de libres citoyens sur leurs rudes figures ! Ils ont si visiblement le calme de l'énergie, parmi le va-et-vient des pistons, le sifflement des courroies de cuir, le ronflement de la vapeur, le halètement des volants ! La dépense de force personnelle est pour eux si intelligemment ménagée, si sûrement appuyée par l'aide mécanique ! Vous savez, d'autre part, que les gages sont très supérieurs à ceux d'Europe : un dollar et demi par jour, deux dollars, deux dollars et demi, trois dollars. Vous connaissez quelles sociétés de prévoyance entourent l'activité de ces gens. Ces sociétés sont si nombreuses, si complètes, prêtes à soutenir le travailleur et les siens dans tant de circonstances, depuis le chômage jusqu'à la mort ! Grâce à une de ces sociétés, l'homme a sa maison à lui. Grâce à des fondations de toutes sortes, l'éducation de ses enfants est assurée. L'impôt du sang, ce monstrueux abus de notre civilisation, lui a été épargné et il est épargné à ses fils. Vous en revenez à cette idée qui a déterminé tant d'émigrants à tout quitter, que l'Amérique est le paradis du prolétaire. Comment concilier deux points de vue fondés l'un et l'autre sur des faits

indiscutables, quoique si radicalement contradictoires? Vous feuillotez des publications faites par des ouvriers et pour des ouvriers. La même contradiction apparaît, plus saisissante encore. Vous lisez dans le programme d'une des associations qui passent pour les plus avancées, des phrases comme celle-ci : « *Calling upon God to witness the rectitude of our intentions...* — Nous en appelons à Dieu pour qu'il reconnaisse la rectitude de nos intentions... » — Une espèce d'hymne en l'honneur de la journée de huit heures se termine par ce vers :

Eight hours for work, eight hours for rest, eight hours for what we
[will;]

« Huit heures pour travailler, huit pour nous reposer, huit heures pour notre libre fantaisie; »

mais vous y relevez trois fois le nom de Dieu et trois fois le *His* appliqué à lui avec une grande lettre. Vous en concluez que le désir naturel des réformes bienfaisantes s'associe chez l'ouvrier Américain à un profond instinct religieux, et vous jugez que ce trait correspond bien à la logique du caractère national. Du moment que la volonté est la pièce maîtresse de ce caractère, le sentiment le plus développé doit être celui de la responsabilité, et la vie religieuse en est la condition naturelle. Vous ouvrez un autre journal, destiné lui aussi aux ouvriers, et que l'on vous a indiqué comme typique; vous y rencontrez avec stupeur des déclarations de ce goût : « Le paradis est un rêve inventé

par des voleurs qui veulent cacher leurs brigandages à leurs victimes... » — « Quand le travailleur comprendra que l'autre monde dont on lui parle sans cesse est un mirage, il frappera aux portes des voleurs riches, un fusil à la main, et il demandera sa part des biens de cette vie, dès à présent... » — « Religion, autorité, état, une même pièce de bois a servi à tailler ces idoles. Nous les briserons toutes... » — Que penser d'une classe sociale sur laquelle des documents aussi opposés sont également vrais? C'est là un problème de psychologie trop complexe pour que je prétende l'avoir résolu. J'entrevois du moins une supposition qui permettrait de comprendre la coexistence, dans le prolétariat Américain, d'idées si antithétiques. Des études prolongées sur place, des visites d'usines, la lecture de plusieurs rapports officiels sur la question du travail, des promenades à travers de nombreux logements d'ouvriers, des entretiens avec des personnes plus spécialement compétentes se sont résumés pour moi dans cette hypothèse. Je donnerai, parmi les notes prises au cours d'une enquête trop courte, celles-là seulement qui se raccordent au ton familier de ce journal de route, lequel n'a pas l'ambition d'être un traité d'économie politique.

... Deux conversations avec deux des hommes qui ont le plus efficacement pensé aux problèmes

de l'avenir social en Amérique, S. Em. le cardinal Gibbons et Mgr Ireland, m'ont semblé résumer avec une autorité et une netteté supérieures le point de vue optimiste sur cet avenir. Quoiqu'elles aient eu lieu à quelques semaines de distance, je les transcris bout à bout, tant elles se complètent l'une l'autre. Tout le monde, en France, connaît aujourd'hui le nom de ces deux grands prélats, grâce aux travaux de M. de Meaux et de M. Max Leclerc, grâce aussi à la belle traduction que M. l'abbé Klein a donnée de quelques discours prononcés par l'archevêque de Saint-Paul. Ces deux archevêques ont été les artisans très actifs de cette propagande catholique aux Etats-Unis dont j'ai déjà parlé. Mais des chiffres permettent de le mesurer plus exactement. Au commencement de ce siècle, les catholiques Américains étaient au nombre de vingt-cinq mille. Un évêque et trente prêtres environ suffisaient pour le service des âmes. Ces mêmes catholiques Américains comptent aujourd'hui près de dix millions de fidèles. Ils ont quatre-vingt-dix évêques, de huit à neuf mille prêtres. Leurs églises et leurs séminaires se multiplient. Ils ont fondé aux portes de Washington une Université qui assure à leur enseignement toutes les suprématies de la science la plus moderne. Mgr Keane la gouverne. C'est une des grandes figures encore de ce haut clergé que ce recteur au masque vigoureux d'homme d'action, à la voix vibrante, aux gestes presque durs par moments, aux yeux de flamme : « Tout ce que nous

avons fait, » me disait-il, « nous l'avons fait par la liberté. Nous n'avons pas de rapports avec l'Etat et nous nous en trouvons très bien. Nous sommes payés par les fidèles et nous aimons cela... S'ils estiment que nous sommes trop sévères, » ajoutait-il, « et s'ils veulent nous le faire sentir, nous le supportons sans peine, car nous aimons cela aussi, nous passer de luxe et de représentation... Quand j'étais évêque de Richmond, j'avais un diocèse bien pauvre, j'habitais deux petites chambres et j'étais heureux... Ce que nous n'aimons pas, c'est que les ministres de l'Eglise aient un train de prince, qu'ils forment une noblesse. Ces vanités ne conviennent pas aux disciples du divin Maître... » Ces sentiments expliquent, mieux qu'aucun commentaire, pourquoi ce clergé a conquis une place contre laquelle ne prévaudront pas les efforts des fanatiques d'intolérance, comme les A. P. A. — On appelle ainsi une ligue anticatholique récemment formée, et qui s'intitule elle-même *American Protection Association*. Ceux qui la composent haïssent l'Eglise de cette étrange haine, trop commune chez nous. Ils ont bien compris qu'il fallait l'attaquer aux Etats-Unis sur le terrain même de la liberté. Sur ce point encore, ils ressemblent aux radicaux de notre pays, auxquels la Franc-Maçonnerie les rattache peut-être par une complicité clandestine. — Leur programme consiste à représenter le catholicisme comme incompatible avec les vrais devoirs du citoyen Américain. Ils rappellent cet article de la

loi de naturalisation, l'entier renoncement à toute fidélité envers tout souverain étranger. Ils ajoutent : « Les catholiques ne se proclament-ils pas eux-mêmes dépendants du Pape, qui réside à Rome ? » Ni la dangereuse équivoque de ce raisonnement qui affecte de confondre le monde spirituel et le monde temporel, ni la diffusion par milliers de faux documents où les noms vénérés des archevêques de Baltimore et de Saint-Paul figuraient au bas d'instructions secrètes rédigées avec la plus habile perfidie, ni le savant appel à l'antique hostilité contre le Papisme, si vivante au cœur des descendants des Puritains, aucune manœuvre enfin n'a pu lutter contre l'évidente ardeur d'énergie civique déployée par cet épiscopat véritablement vivant. Pas un de ces prélats ne laisse passer une occasion de servir le peuple, de se montrer un homme de son temps et de son pays. Quand l'Association des Chevaliers du Travail fut menacée à Rome, le cardinal Gibbons et Mgr Ireland n'hésitèrent pas à se rendre là-bas pour la défendre. Quand les organisateurs de l'Exposition eurent l'idée d'ouvrir à Chicago ce Congrès des Religions, qui demeurera, malgré de regrettables charlatanismes de détail, un des nobles symboles de notre époque, le même cardinal Gibbons accepta de l'inaugurer par une prière solennelle. En toutes circonstances leur cœur bat à l'unisson du cœur de la nation. Ils n'y ont pas de mérite. La constitution ne leur permet-elle pas de pratiquer leur foi sans entrave, de s'associer et de

posséder sans contrôle, de fonder des œuvres sans tracasserie et d'assurer le recrutement de leur clergé sans chicane? Que demander d'autre? Et comme tous les catholiques de France accepteraient avec enthousiasme la suppression du Concordat avec celle du budget des cultes, sous de telles garanties! Et puis ce clergé des Etats-Unis est réellement, intimement Américain. Les traits qui distinguent cette forte race et que je marquais à propos de la société comme à propos des affaires, se retrouvent dans ces évêques et dans ces prêtres avec une égale intensité. Ils ont le réalisme d'abord, la forte vision positive du fait. Lisez les deux volumes où le cardinal a résumé, pour ses compatriotes, le dogme catholique, et en particulier, les pages relatives au divorce. Ils ont la vigueur hardie de l'espérance et l'amplitude énorme du projet. Ecoutez l'archevêque de Saint-Paul s'écrier : « Nous avons une opportunité admirable. Dans cent ans l'Amérique aura quatre cents millions d'habitants. Notre œuvre, c'est de rendre cette Amérique entière catholique... » Ils ont pardessus tout la grande vertu nationale, la volonté : « Notre devise, » s'écriait encore l'un d'eux, « c'est *oser et faire...* » Sommes-nous assez loin du prêtre-fonctionnaire, que l'Etat emmaillote en le protégeant, loin des lois restrictives qui empêchent les ordres religieux de posséder, les fabriques de s'administrer, le clergé de se recruter librement? Il y a des années de cela, je me trouvais dîner à la même table que Gambetta. C'était au lendemain

de la guerre et le chef de l'opportunisme parlait du programme qu'il appliquerait, si jamais il arrivait au pouvoir. « Et la séparation de l'Eglise et de l'Etat?... » dit un des convives. — « Nous nous en garderons bien, » répondit vivement celui que ses intimes appelaient alors le tigre. « *Il faudrait donner la liberté à l'Eglise et elle serait trop forte...* » C'est ici que j'ai bien compris la portée de ce mot, tombé dans mon souvenir de tout jeune homme. Gambetta était, en le prononçant, dans la vraie tradition Jacobine et Césarienne. Que cet habile homme d'Etat, le seul qu'ait produit chez nous la révolution de 1870, pensât ainsi, démontre mieux que des pages et des pages combien peut différer la traduction de ce même mot : — la démocratie, — en faits, en lois et en mœurs. Une constitution n'est rien que par les gens qui la pratiquent.

La mémoire a de ces caprices. En allant, par un jour froid d'hiver, de Washington à Baltimore où je devais voir Mgr Gibbons, c'est l'image de l'ancien dictateur de Tours qui m'obsédait, à cause de cette parole jaillie de sa bouche éloquente, entre deux bouffées d'un cigare très noir, dans la salle à manger d'un petit rez-de-chaussée de la rue Linné. Je me demandais ce que serait devenue la France si cet orateur si intelligent, si capable d'adaptation, avait fait ce voyage d'Amérique, et s'il avait vu par lui-même ce que l'Eglise représente encore aujourd'hui de fécondité démocra-

tique et de large enseignement populaire, lorsqu'elle est libre? Et puis une autre image s'imposait à ma rêverie, étrangement différente, celle du malheureux et subtil Edgar Poë, qui écrivit son *Corbeau*, voici un demi-siècle, dans cette capitale du Maryland que je vois dresser ses maisons là-bas. Quoique le génie de ce poète soit gâté aujourd'hui pour moi par son terrible abus de l'artificiel, par le montage comme mécanique de toutes ses idées, la nature de sa sensibilité me touche encore, et surtout le malheur de sa destinée. Je songe au mystère toujours renouvelé de la formation des âmes. Celle du poète a trouvé son principe de désespoir et de dégradation dans cette société où celle du prêtre que je vais rencontrer tout à l'heure s'est épanouie pleinement. La spiritualité de l'une a causé son agonie, la spiritualité de l'autre a causé sa force, dans le même cadre de la même civilisation. Cependant à regarder le premier aspect blanc de Baltimore, et à marcher le long de ses trottoirs, j'éprouve qu'elle est bien, de toutes les villes Américaines, la plus faite pour y promener des songes de poésie. La rue Charles que je suis ainsi, un peu étroite et serrée entre ses maisons claires et pas trop hautes, dégage un charme d'intimité. Il y a un peu de silence autour du square où s'élève le monument de Washington, et elle me rappelle l'élégante place Stanislas à Nancy. J'ai l'impression, si rare ici, d'un coin de ville qui a duré, qui durera. Ce décor moins momentané, moins violent et plus délicat, s'harmonise avec mon attente, avec

cette approche du primat d'Amérique tel que les prêtres de l'Université de Washington me l'ont dépeint. Encore quelques pas sur la chaussée paisible de cette rue sans tramways électriques et sans cars à câble, et me voici devant un palais du même style simple que les autres maisons environnantes. La coupole d'une église le domine. C'est la demeure du cardinal.

Son Eminence me reçoit dans un salon sans faste que décorent des portraits de prélats célèbres. Ceux de Léon XIII et du cardinal Manning sont en gravure et posés sur des chevalets. Physiologiquement Mgr Gibbons est de la race de ces ascètes chez lesquels il semble que les mortifications aient laissé juste assez de chair pour suffire au travail de l'âme. Quoiqu'il ait soixante ans passés, il en paraît cinquante à peine, tant il est droit dans sa mince et souple taille. Je l'avais entrevu, l'autre jour, à Washington, dans une des tribunes du Congrès, n'ayant, comme insigne de sa dignité, qu'une calotte de pourpre sur le derrière de sa tête. Aujourd'hui, dans sa maison, il porte la soutane noire à liseré rouge, une soutane irréprochablement tenue, mais qui n'est plus neuve, et d'où passent ses pieds chaussés de bottines à élastiques et à fortes semelles. La simplicité est partout empreinte autour de cet homme de prière et d'action, sur lui et autour de lui. Les mains sortent du drap sans linge, maigres et fines. Le visage, à la fois très réfléchi et très calme, est

comme creusé en long, avec un nez un peu fort. La lèvre supérieure avance, immobile, comme celle du portrait d'Erasmus au Louvre. C'est une bouche d'écrivain et de diplomate plus que d'orateur. L'expression est ailleurs, dans l'arrière-pli profond de la joue et dans les yeux, d'un bleu clair sur ce visage presque gris. Ces yeux regardent d'un regard admirable, très doux et très ferme, très lucide et très droit, un regard de certitude. Les psychologues modernes ont un mot, assez bizarre mais très précis, pour désigner ces caractères où toutes les puissances se subordonnent à une énergie centrale, à une foi, scientifique ou artistique, politique ou religieuse, acceptée sans hésitation et sans retour. Ils les appellent des *Unifiés*. Sénèque disait déjà, devant par une de ses trouvailles de grand moraliste nos théories modernes de l'esprit : « Si vous avez rencontré un homme *un*, vous avez vu une grande chose. » Une disposition intérieure ne suffit pas à composer un tel équilibre. Il y faut un accord très rare des circonstances et de l'instinct, du milieu et de l'impulsion innée. Cette rencontre s'est produite pour le cardinal d'une manière singulièrement exceptionnelle. Me parlant de sa vie, il me raconte, avec la reconnaissance émue d'un croyant qui reconnaît l'action de la Providence derrière la figure de ce monde qui passe : « J'ai eu un bonheur peu commun. Je suis né ici, j'ai été baptisé, j'ai fait ma première communion et j'ai été ordonné prêtre dans cette même cathédrale dont je suis aujourd'hui l'archevêque... » Et

il continue, me racontant sa première visite à Rome, alors qu'il siégeait au Concile du Vatican, le plus jeune de mille prélats réunis dans cette assemblée. Il était évêque de la Caroline du Sud et prêtre depuis cinq ans à peine. A cette époque, il y avait quarante-cinq évêques seulement dans tous les Etats-Unis. « Je me les rappelle, » continue-t-il, « arrivant à la première assemblée de Baltimore, quand j'étais chancelier de l'archevêque. Ils sont plus du double aujourd'hui. Il en est de cela comme des conversions. On les comptait alors. Cette année j'en ai eu sept cents, rien que dans ce diocèse qui est très petit... *The human soul needs food,* » ajoute-t-il en Anglais, « l'âme humaine a besoin de nourriture, et elle ne la trouve complète, cette nourriture, que dans le catholicisme... » Il parle un Français très pur, en cherchant un peu ses mots. On sent à l'entendre que sa parole ne doit jamais jeter un très vif éclat, mais cette parole est si exempte de déclamation, cet esprit si visiblement au service d'une conscience éprise de vérité, un si constant effort se révèle à chaque phrase pour égaler l'expression à la pensée sans surcharge et sans faiblesse, qu'une autorité irrésistible en émane, celle même qu'annonçait cette physionomie, douce, ferme et sûre. Tout naturellement, lorsqu'il aborde le terrain des problèmes sociaux, Mgr Gibbons quitte le Français pour l'Anglais. Il semble que nous devions employer un langage étranger avec d'autant plus de facilité quand nous avons à communiquer des idées qui

nous sont très familières. Il n'en est rien. Plus nous avons pensé à un sujet, plus nos conceptions très précises exigent la précision de l'idiome qui nous a servi à les former. Peut-être faut-il chercher là une des raisons pour lesquelles tant d'hommes supérieurs éprouvent une difficulté singulière à manier des langues qu'ils connaissent et qu'ils lisent parfaitement.

— « ... Je n'ai jamais eu d'influence sur la création ni sur l'organisation des *Chevaliers du Travail,* » répond le cardinal à une de mes demandes. « Ce que j'ai dit à leur sujet, lors de mon voyage à Rome, c'est que l'Eglise n'a aucun motif pour condamner du coup et en principe toutes les associations de travailleurs. J'ai toujours pensé et je continue de penser que les ouvriers ont le droit de s'associer pour se protéger contre la tyrannie possible de ceux qui les emploient. Je connais les dangers de ces associations : les grèves d'abord, — une fois réunis, ils sont tentés si vite de se lancer sur cette voie qui n'est pas bonne, et où ils ont toujours été brisés, — l'intolérance ensuite et la persécution à l'égard de leurs camarades qui refusent de se joindre à eux. Malgré ces dangers, j'ai cru que l'Eglise risquerait de perdre trop d'âmes en forçant des milliers de ces hommes à choisir entre leur foi et une société dont les principes n'avaient, par eux-mêmes, rien de condamnable... »

— « ... Une révolution aux Etats-Unis? » répond-il sur une autre de mes questions. « Non, je ne la crois pas possible. Les Américains, on le

leur a souvent reproché, sont d'abord et surtout des hommes pratiques. Avant de déposséder d'un dollar un millionnaire, un milliardaire, si vous voulez, ils reconnaîtraient qu'ils touchent à la pierre d'angle de l'édifice, et ils s'arrêteraient. Nos ouvriers sont très intelligents, d'une intelligence très hardie mais très juste. Elle leur sert à voir la logique des idées. Ils comprennent, malgré les sophismes des agitateurs, que toucher à une seule propriété, c'est toucher à toutes les propriétés. Aussi vous l'avez vu, quand les anarchistes ont été condamnés à Chicago, le sentiment public, manifesté, presque aussitôt après, par un vote dans une élection, a été en faveur du juge, auteur de l'arrêt, et contre le gouverneur de l'Illinois qui avait montré de la sympathie aux condamnés... Nous n'avons pas chez nous les ferments de révolution qui rongent l'Europe. Nos ouvriers, quand ils veulent travailler, gagnent largement de quoi vivre, deux, trois dollars par jour. Ils arriveront à ne travailler partout que huit heures. Et puis, ils ne sont pas irréligieux. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme public se soit présenté comme athée... » Et sur mon observation que j'avais pourtant rencontré à l'université de Harvard un grand nombre d'esprits pénétrés d'agnosticisme. « C'est vrai, » continue-t-il, « qu'un mouvement de ce genre est reconnaissable dans certains groupes très cultivés. Mais il est circonscrit à ces groupes, et le Christianisme demeure très vivant dans les mœurs privées et publiques. On ouvre le Congrès par des prières.

Le président ne s'adresserait pas au peuple sans prononcer le nom de Dieu. Le repos du Dimanche est fidèlement observé... »

Il y a dans la voix de l'archevêque une fermeté passionnée et dans ses prunelles une lueur plus chaude, lorsqu'il parle de choses de la religion, et lui aussi, comme Mgr Keane, il me vante les bienfaits de la liberté : « Notre grande force, c'est de n'avoir aucun rapport avec l'Etat, et qu'il respecte notre indépendance. Nous pouvons nous mêler aux affaires publiques avec plus d'efficacité, dans ces conditions, et pour le bien de tous. L'Etat nous aide complaisamment, lorsqu'il s'agit de police. A Baltimore, par exemple, lors du dernier concile, l'administration des postes avait établi un bureau spécial pour le service des évêques. Mais en dehors des petits détails de cet ordre, l'Etat ne s'occupe pas de nous. C'est le public qui s'en occupe. On vient sans cesse nous consulter. Ainsi dernièrement, dans cette affaire de la loterie de la Louisiane, qui ruinait tant de pauvres gens, on m'a prié d'écrire une lettre destinée aux journaux. Je l'ai écrite, et je crois qu'elle a contribué à faire cesser ce scandale. Le peuple nous aime, parce que nous sommes avec lui... » Et comme je l'interromps pour lui demander s'il en est de même des riches, et si, d'autre part, il ne prévoit pas de grosses difficultés avec ces accumulations d'énormes fortunes dans un si petit nombre de mains : « Oui, » répond-il, « c'est un grave problème. Il faut espérer qu'avec le temps on trouvera un meilleur moyen

de répartir la richesse commune. C'est pour cela que je vous disais tout à l'heure ma sympathie envers les associations par lesquelles l'ouvrier se défend. Et je n'ai pas peur d'elles, malgré de bien redoutables excès qu'elles ont produits, parce que notre ouvrier, je ne saurais trop vous le répéter, est profondément, sincèrement sage. D'abord, il a lui-même des chances de devenir ce millionnaire qu'il envie. Cela s'est vu et souvent. En outre, et même sans cette espérance, il est libéral et il est juste par instinct. Lorsqu'on a proposé un impôt sur la fortune personnelle, j'ai eu l'occasion d'en causer avec beaucoup de gens du peuple. Je les ai tous trouvés contraires à cette mesure et tous pour la même raison. Ils n'approuvaient pas un projet qui pousse à l'espionnage et au mensonge. Ils le jugeaient inquisitorial et immoral... Oui, j'ai confiance dans ce peuple, et j'ai confiance dans son amour de la vérité. J'en ai eu la preuve trop évidente, lorsque j'ai publié, voici quelques années, un petit livre pour montrer le Catholicisme tel qu'il est, sous ce titre : *La Foi de nos pères*. Il a été vendu à deux cent cinquante mille exemplaires... » Le visage sérieux du prélat s'éclaire à ce souvenir. Je n'ai jamais mieux senti qu'en regardant ce sourire, quelle différence sépare la pauvre gloriole de l'auteur professionnel en train de compter ses « milles » par vanité ou par lucre, et la joie virile de l'écrivain de foi qui mesure par le succès d'un livre le succès rendu à de fortes convictions. Les hommes de Dieu ont de ces ensei-

gnements, même sans le savoir. C'est sur cette impression bienfaisante que se termina cet entretien dont j'ai cru pouvoir rapporter utilement les quelques parties les plus générales. En passant le seuil de l'archevêché, j'emportais le sentiment d'avoir causé avec un admirable prêtre. « C'est bien quelque chose, » ainsi que me disait un vieux Père de Terre Sainte qui me montrait le paysage de Nazareth, et après m'avoir raconté : « Je vois cet horizon chaque jour et je me répète que c'est celui où Notre-Seigneur passait tout enfant... Oui, » insistait-il, « c'est bien quelque chose... » Qui donc a écrit cette phrase profonde, où la sublimité du sacerdoce chrétien se trouve résumée : « Dieu a donné le prêtre au monde. La charge du prêtre est de donner le monde à Dieu... » ?

... Quelques semaines plus tard, j'étais dans le *hall* d'un des grands hôtels de la Cinquième Avenue à New-York. Au bureau, des secrétaires dépouillent un courrier, parlent au porte-voix, timbrent des notes. Des hommes d'affaires lisent leur correspondance, le cigare aux lèvres. D'autres se pressent autour d'une petite table sur laquelle une jeune femme aux yeux intelligents, pâle d'un long travail sédentaire, frappe de ses doigts agiles les touches d'une machine à écrire. Ils attendent leur tour de lui dicter quelque lettre. D'autres personnes regardent si l'un des trois ascenseurs qui font la navette le long des douze étages va descendre. D'autres poussent la porte du bar, dont

on entrevoit, au fond, dans le reflet d'une glace, le comptoir entouré de consommateurs. Au milieu du *hall* un homme cause, — une espèce de géant à l'ossature puissante, un de ces athlètes aux larges épaules, à la taille robuste, aux mains et aux pieds solides, où l'on dirait que la nature a mis plus de vitalité et comme employé plus d'étoffe. Il est coiffé d'un large chapeau mou en feutre noir. Mais la coupe droite de sa redingote annonce qu'il appartient à l'Eglise, et son col violet qu'il y occupe une haute place. C'est Mgr Ireland, l'archevêque de Saint-Paul, que je suis allé vainement chercher l'automne dernier dans son diocèse du Minnesota. On ne me l'aurait pas nommé que je l'eusse reconnu, tant il est la figure visible de son éloquence. Sa grande face longue, tailladée de larges traits, est éclairée par deux yeux pers, presque trop petits pour ce puissant visage très brun de ton. Le grisonnement des cheveux et des sourcils, jadis très noirs, décele les cinquante-sept ans passés du prélat. Le menton très fort dit la volonté, le nez avancé dit la finesse. Le front a cette coupe un peu fuyante qui se remarquait chez Mirabeau et chez Gambetta, ces deux autres grands orateurs. La bouche est admirable de mobilité expressive. C'est une bouche éloquente et prenante, avec des lèvres larges qui annoncent la bonté. Il s'y creuse pourtant un pli amer. Malgré sa vaillance, l'archevêque a trop lutté pour n'avoir pas désiré quelquefois de prononcer le *Nunc dimittis* du croisé fatigué. En ce moment il est tout attention et

toute bonhomie. Je devais savoir de lui-même, quelques minutes plus tard, que le personnage avec lequel il causait ainsi, dans ce *hall* d'hôtel, était un reporter.

— « Je ne renvoie jamais un journaliste, » me dit-il, après m'avoir expliqué ce petit trait de mœurs bien Américain. « Seulement je le préviens que, s'il me prête des paroles inexactes, je ne le reverrai plus... » C'est encore un trait commun avec beaucoup d'autres célèbres orateurs que la voix de l'archevêque soit gutturale, presque rauque. Un de ses admirateurs m'en avait prévenu : le début de ses allocutions est quelquefois pénible à entendre, puis l'oreille s'habitue à cet accent. Lui-même s'échauffe, et le don de l'expression est si fort chez cet homme, né pour être tribun s'il n'était apôtre, que l'on finit par aimer jusqu'à cette âpreté dans le timbre de ses phrases. Quelles heures inoubliables j'ai passées ce matin-là, puis l'après-midi, puis un autre jour encore, à l'entendre parler de l'Amérique avec un patriotisme si profond, de la France avec une sympathie si émue, de l'Europe avec une impartialité lucide et supérieure ! J'admirais, en l'écoutant, la souplesse de cette intelligence dans laquelle il y a toute l'excitabilité Celtique, — Mgr Ireland est, comme l'indique son nom, d'une famille Irlandaise, — toute la dialectique Latine, — il a été élevé au petit séminaire de Meximieux, dans le diocèse de Belley en France, — et tout le réalisme d'un Américain issu de race ouvrière. Son père était un charpen-

tier, venu d'Irlande en Minnesota à une époque où la ville dont son fils est archevêque n'existait pas. J'écoutais cette souple et vivante parole passer des plus hauts sujets de théologie aux plus humbles détails d'activité pratique. L'archevêque disait comment, à une certaine époque, il avait dû, par ses conseils, diriger les semailles des immigrants de son diocèse, trop nombreux et trop ignorants pour que les concessions de terre qu'il leur avait obtenues fussent utilement exploitées. Puis il répondait à mes questions de psychologie compliquée sur la nature de la piété Américaine, chez qui le mysticisme se traduit aussitôt en activité. Il me décrivait ses premiers séjours à Rome, sa solitude, la sorte d'étonnement effrayé dont l'entouraient les vieux cardinaux, et, revenant à ce problème social sur lequel je l'interrogeais, comme j'avais interrogé Mgr Gibbons :

— « Nos ouvriers?... » me disait-il. « Non, je ne redoute rien d'eux. D'abord ils sont bons, et même ceux qui ne sont pas bons ont du bon sens. Il y a dans l'Américain, et du haut en bas de l'échelle, beaucoup plus d'esprit conservateur que ne l'imagine l'Europe. Ce qui domine tout le monde ici, voyez-vous, les pauvres journaliers aussi bien que les millionnaires, c'est le sentiment de la loi. Non, l'ouvrier Américain n'est pas révolutionnaire. Il sent trop le prix de ce qu'il a pour rêver un ordre social absolument différent. Mais, s'il accepte l'ordre qui existe, il veut s'y défendre. A-t-il si tort? Et il procède par associations. A-t-il

si tort encore? C'est dans la race, cela. Les gens riches s'amuse bien par clubs. Pourquoi les ouvriers ne s'organiseraient-ils pas, pour se protéger, en clubs à eux qui sont les sociétés? Un grand pas a été franchi, quand ces associations propres à chaque métier se sont elles-mêmes associées entre elles. Pourquoi non encore? Les *Chevaliers du Travail* se formèrent ainsi. A mon sens, et malgré d'inévitables excès, cela est bon. Les capitalistes commencent à comprendre qu'il faut compter avec ces grandes forces collectives. Qu'arrive-t-il? On discute, et discuter reste encore le plus sûr moyen de se comprendre. Ainsi, cette année, les directeurs d'un chemin de fer de l'Ouest, dont je connais beaucoup le président, crurent devoir diminuer les salaires. Les bénéfices de la compagnie avaient trop baissé. Voici comment les choses se passèrent. Le président entra en conférence avec les représentants des mécaniciens d'abord. Ces pourparlers durèrent quatre jours. Nos gens demandèrent le pourquoi de la réduction. Ils examinèrent le bilan de la compagnie. Ils voulurent savoir à quel chiffre les affaires devraient remonter pour que le premier salaire fût rétabli. Ces pourparlers avec le président une fois terminés, eux-mêmes durent avoir des conférences avec leurs camarades. Finalement, le corps des ouvriers ayant accepté la réduction, ce fut le tour des serre-freins, ou *brakemen*. Il vous faudrait avoir assisté à un de ces entretiens pour mesurer à quelle profondeur ce pays-ci est égalitaire. Mais voilà. L'homme d'affaires Américain se